

n° 648 – mai 2021

LA NOUVELLE  
REVUE FRANÇAISE

SOUS LA DIRECTION DE  
MICHEL CRÉPU

*nrf*

GALLIMARD



n° 648 – mai 2021

LA NOUVELLE  
REVUE FRANÇAISE

SOUS LA DIRECTION DE  
MICHEL CRÉPU

*nrf*

GALLIMARD

VICTORIA SIN

## *L'étrangleur*

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par Theo Mantion

*Victoria Sin (née en 1991 à Toronto) utilise la performance, l'image animée, l'écriture et l'impression afin d'explorer les mécanismes normatifs du désir, de l'identification et de l'objectification. En puisant dans les croisements intimes et personnels entre regard et désir, son travail propose des récits fantasmatiques très élaborés autour de l'expérience souvent troublante du corps physique dans le corps social.*

*Telle la Simiane de Gide dans Les nourritures terrestres (1897), Victoria Sin « chante la figue, [...] chambre close où se célèbrent des noces ». Inquiétante mais délicieuse épopée, le texte proposé ici a été publié dans la revue Mal : a Journal of Sexuality and Erotics consacrée aux relations « interspécifiques » et servant d'accompagnement à une exposition à la Serpentine Gallery (Londres).*

*Se réclamant de la théorie de la « fiction-panier » d'Ursula K. Le Guin, Victoria Sin nous invite à imaginer de nouvelles formes de récits, des histoires d'entremêlement du vivant ; des aventures spéculatives où le désir, dans toute son ambivalence, occupe un rôle central. Une autre façon de faire monde, que Donna Haraway ou Bruno Latour accueilleraient volontiers dans leur sillage.*

T.M.

Et voilà que pour renaître, je me faisais dévorer.

Je n'étais pas sûr·e que ce fût une chauve-souris ou un pigeon, un babouin ou un chimpanzé. En vrai, je pense que c'était un toucan ou un ara, s'envolant dans les airs, de plus en plus haut, tandis que je traversais bouche, gorge, estomac et intestins, en une grandiose fanfare de couleurs tropicales, avant d'atterrir, excrété dans l'une des crevasses de tes bras d'arbres, ma chair m'étant rendue dans la chaleur qui me ferait croître.

**I. Épiphyte (commensalisme : association entre deux organismes profitant à l'un, mais laissant l'autre intact)**

épiphyte [epifit]

*substantif masculin, botanique*

Plante qui croît sur une autre plante sans la parasiter. Par exemple, les nombreuses fougères, broméliacées, plantes aériennes et orchidées qui poussent sur les troncs des forêts tropicales humides.

Je pousserai sur l'écorce de tes bras, dans tes bras. Un endroit où pousser parmi les épiphytes qui font de toi leur chez-soi, t'adorent et te dorent d'éventails de feuilles et de crinières de mousse espagnole, de sceptres de broméliacées et de l'élégance architecturale des orchidées qui ornent ta couronne – *queen* !

Pour eux, tu es leur chez-soi. Pour moi, tu seras bien plus. Pour toi, je serai quelque chose qu'il t'aurait été impossible d'imaginer lorsque je suis arrivé·e dans tes bras, une simple graine du moi à venir, une graine enrobée d'excrément, sur ton bras.

Une graine qui porte en elle le changement.

Une plantule à la croissance lente d'abord, laissant tomber des racines aériennes qui poussent, et poussent, qui tombent,

et tombent, d'année en année, comme en quête de quelque chose.

(Ne sommes-nous pas tous en quête de quelque chose.)

Je les jette à terre telle la chevelure de Raiponce, ondoyant au vent et s'emmêlant les unes aux autres, s'emmêlant même autour de toi, comme surprises par la pluie, tes cheveux collés à ta peau, ne séchant jamais, douces vrilles caressant de leurs mèches ton écorce.

Alors que je caresse ta peau rugueuse, j'en rencontre un·e comme moi (sommes-nous né·es du même ventre?), enroulé·e autour du même tronc épais, et peu importe si je suis un·e, deux, ou dix : nous sommes le·a même, que nous soyons un·e ou dix à te caresser... préférerais-tu que nous soyons dix ?

L'autre et moi, moi-même et moi, nous fusionnons dès que nous nous touchons, de sorte que lentement, très lentement, je suis devenu·e une complexe dentelle qui t'orne, te cerne et attend quelque chose.

Et c'est à peine si tu le remarques lorsque les extrémités de mon treillis de vrilles, qui t'encerclent et te cernent, perforent les couches supérieures de ton sol riche.

## 2. Hémiepiphyte, hémiparasite

Lorsque les racines touchent le sol et commencent à y prélever des nutriments, la plante prend le nom d'hémiepiphyte. Lorsque deux racines-vrilles d'un figuier étrangleur se touchent, elles fusionnent. Parce que les racines s'enroulent autour du tronc de l'arbre hôte, elles se recourent abondamment et finissent par former une maille qui encercle complètement l'hôte. Parfois, de nombreux figuiers pousseront sur le même arbre hôte et fusionneront les uns avec les autres, suivant un processus nommé allofusion. Cela crée un organisme composite qui, structurellement, ne forme qu'une seule plante, mais qui, génétiquement, dispose de diverses branches.

Mon réseau de racines dense et complexe se resserre, il t'est désormais gênant comme un habit trop serré que l'on porte lorsqu'il fait chaud. Je me resserre comme un corset autour de toi, je t'étouffe, te prends ton énergie et, *baby*, quand mes racines toucheront le sol, fini de jouer, car ce réseau dense et complexe se mêlera avec le tien, tandis que tes nutriments me nourriront, permettant à mes racines de grossir et de se fortifier.

Une défaillante  
 Relation symbiotique  
 Lorsque je ne peux accepter  
 Une dépendance mutuelle  
 Lorsqu'une vrille ne tient  
 Qu'à peine  
 Mon corps est lourd  
 Je sens mes tripes  
 Poussant les parois de mon torse  
 Se contractant  
 Tentant d'accepter le sentiment  
 De tenter  
 De m'enfoncer dans la terre

### 3. Parasitisme

À mesure que le figuier étrangleur devient assez grand pour constituer un arbre à part entière, il commence à s'en prendre à son hôte. Ses racines s'épaississent et se resserrent assez pour empêcher l'arbre hôte de gagner en largeur – il l'étrangle, littéralement. Pire, l'étrangleur se pose en rival pour l'eau, les nutriments et la lumière du soleil. En général, l'arbre hôte meurt et finit par se décomposer, laissant alors le figuier debout et autonome sur son treillis de racines, désormais solide et boisé, mais vide.

C'est mon tour et, mon amour, ce qui est à toi est à moi.

On ne t'a donc pas prévenu-e que je ne suis pas le genre de parasite qui se nourrit de son hôte pour survivre ?

Non, chéri-e, une fois que mon treillis de racines pénétrera ton sol, les nutriments desquels tu dépendais donneront à ma dentelle délicate une épaisseur qui la transformera en tiges, puis en branches, se resserrant jusqu'à t'enfermer dans une cage. Je vais me répandre comme un liquide, calmement, recouvrant ton corps tout entier et engloutissant ton tronc complètement.

Pour inaugurer cet instant à nous, je déploie des branches qui s'élèvent de plus en plus haut, jusqu'à dépasser ta couronne, cette grandiose couronne ornée d'orchidées et de broméliacées en tiges. Le moment venu, j'aurai la mienne.

L'on trouve toutefois les plus splendides éclosions parmi les épiphytes, les plantes aériennes qui poussent sur les branches des grands arbres. Ici grimpent les calices rouges des broméliacées, là brillent les tons violets des orchidées. Les épiphytes incluent les étrangleurs qui laissent tomber leurs racines aériennes et qui finissent par s'enrouler autour de leur arbre hôte et par l'étouffer – polypes du monde végétal. Dans un parfait silence et dissimulée par le rythme lent auquel la plante pousse, se livre une éternelle lutte à mort pour la lumière et la sève<sup>1</sup>.

Je m'élève de plus en plus haut, et déploie mes feuilles, te privant ainsi du soleil, t'aveuglant.

Maintenant je t'affame

Je t'étrangle

Je t'étouffe

Je t'asphyxie lentement dans les nœuds de mes nombreuses pattes (on dit que j'ai des pattes qui poussent jusque

1. Octavia E. Butler; boîte 84, archives d'Octavia E. Butler à la Huntington Library (San Marino, Californie).



sur ma voûte, tu sais) tandis qu'elles fusionnent, grossissent et recouvrent.

Et ensuite, *baby*, eh bien, tu mourras.

À travers les murmures que la brise t'arrache et le trottement d'insectes parmi les quelques branches qu'il te reste, je sens que tu manifestes ta fatigue, ta résignation et que tu es prêt·e à retourner à la terre. Je suis désolé·e, je n'ai jamais voulu te faire de mal. J'espère que tu sais qu'il n'y a rien de personnel. Je suis juste comme ça.

Et puis nous savons que tu n'es pas vraiment mort·e, nous savons que tu existes dans les petites bêtes et dans les êtres minuscules qui vivent dans le creux où repose ton corps en décomposition. Ils vivent de ton engrais fertile et sont protégés par le vide du sol où tu vivais, que ta décomposition enrichit. Désormais, d'autres vivent là où tu es mort·e et je suis sûr·e qu'ils te sont reconnaissants, à leur façon. Tous les jours, ils te rendent visite, sur ta tombe, ton monument sculpté à partir d'une minuscule graine portant en elle le changement, subsistant dans les espaces, les protections et les fruits que je porte abondamment, et qui seront mangés, puis mangés, puis mangés, puis mangés, puis mangés, puis mangés toute l'année grâce à la relation mutualiste que j'entretiens avec ma partenaire insecte, et la fille de la fille de la fille de la fille de la fille de la fille de la fille de la fille de la fille de la fille de la fille (*ad infinitum*) de sa fille. Et laisse-moi te conter l'histoire de sa mort à la fin de celle de la tienne. Laisse-moi te conter une histoire de mutualisme et de sacrifice, auquel chaque mère se dirait volontiers prête à consentir, mais auquel toutes les guêpes du figuier, sans exception, consentent pour leurs enfants, de façon régulière, à quelques mois d'intervalle, de sorte que ce cycle du sacrifice, de la mort et de la renaissance puisse continuer.

#### 4. Mutualisme obligatoire

L'histoire d'une plante qui dépend de la pollinisation de ses fleurs pour se reproduire, qui a évolué de telle sorte que celles-ci poussent en un sac clos, un jardin de fleurs en creux, accessible seulement aux espèces de guêpes du figuier qui ont évolué en parallèle sur des dizaines de millions d'années. Ce jardin intérieur de fleurs renferme en son sein des histoires qui vous feraient pleurer, puis rougir, avant de franchir vos lèvres.

Histoire dont beaucoup peineront à imaginer l'origine immémoriale, ma relation avec la figue du guêpier a commencé il y a soixante-cinq millions d'années, à l'époque des dinosaures, et a évolué en une épopée de sept cent cinquante espèces de figuiers, chacune ayant sa propre espèce de guêpe pollinisatrice. Je commencerai par rappeler que, verte, ma figue est essentiellement un ventre, appelé sycone, dont l'intérieur est recouvert de centaines ou de milliers de fleurs (selon l'espèce), mûrissant chacune en son temps et nécessitant l'aide incroyablement sophistiquée d'une guêpe pour la pollinisation et la fructification. À l'intérieur de ces petits microcosmes, et une fois que les fleurs portant les graines sont arrivées à maturation, les sycones dégagent une odeur qui attire une guêpe gestante grâce à une minuscule ouverture au centre.

Même pour elle, l'ouverture est étroite, et la guêpe, prête à pondre, va se frayer un chemin pour entrer, déchirant au passage ses ailes et ses antennes, et éclatant son abdomen. À cette étape, c'est tout juste si elle dispose encore d'un corps, ce dernier s'émiettant peu à peu. Mais elle s'accroche fermement à ce qui garantira son succès : ses œufs et le pollen de la figue qui l'a vue naître. Brisée et déchirée, littéralement, elle doit polliniser les fleurs de la figue avant de pondre ses œufs (sinon j'avorterai la figue entière, ses œufs à l'intérieur, bien sûr). Après avoir déposé le pollen, elle pond à l'aide de

son ovipositeur – un long appendice qui l'aide à faire pénétrer ses œufs en profondeur dans celles de mes fleurs qui portent des graines. Il lui reste alors vingt-quatre heures à vivre, et elle trouve encore la force d'injecter dans les fleurs une substance chimique qui les transforme en petites structures grasses appelées galles. Lorsque les œufs auront éclos, elles serviront de nurseries. Sa tâche finale accomplie, elle meurt dans un lit de fleurs, sachant qu'elle en a fait assez pour perpétuer le cycle.

Tout comme mes fleurs qui portent des graines et celles chargées de pollen, ses œufs se développent à des rythmes différents. Les premières guêpes à sortir de leurs galles n'ont pas d'ailes et sont presque aveugles, bien qu'elles soient dotées de solides petites mandibules qui leur seront utiles en deux occasions durant leur courte vie. La première, après leur éclosion, sera de creuser des trous de fécondation dans les parois qui renferment les guêpes encore immatures. Elles inséreront ensuite leur arrière-train long et fin dans les galles afin d'inséminer les guêpes qui s'y trouvent, avant même qu'elles aient éclos. Elles font cela avec autant de guêpes immatures qu'elles le peuvent, se déplaçant lentement et tout en maladresse à travers la minuscule forêt de fleurs. Le deuxième groupe de guêpes est d'apparence très différente. Elles ont des ailes, des antennes, de longs ovipositeurs, et naissent fécondées. Ce groupe éclot par les trous dans les galles que les guêpes inséminatrices ont creusés et, à cet instant précis, les fleurs porteuses de pollen atteignent leur maturité et commencent à muer, laissant les guêpes qui viennent de naître, déjà fécondées, collecter docilement le pollen dans les plis et crevasses de leur exosquelette tandis qu'elles se déplacent parmi les fleurs denses et chargées de pollen.

La deuxième fois où les puissantes mandibules des guêpes du premier groupe se révèlent utiles, du moment qu'il n'y a pas de compétition lors de l'orgie inséminatrice, c'est lorsqu'elles sont utilisées pour creuser à travers mes murs de sycone un passage vers la liberté, permettant aux guêpes

gestantes qui en sont capables de voler pour s'échapper, en quête d'une autre figue odorante, tandis que celles dépourvues d'ailes et aveugles se laissent mourir à la surface de mon fruit désormais mûrissant.

Mes graines, encastrées dans ma tendre chair, sont dans l'attente que vienne une chauve-souris ou un pigeon, un babouin ou un chimpanzé, ou, si je suis chanceu·x·se, un toucan ou un ara peut-être, avide du goût de ma chair mûre et riche.

Et si tout ça, c'était la même chose  
Et si l'on mangeait la chose pour baiser la chose  
Pour devenir la chose  
Afin de connaître la chose  
D'où l'on vient pour retourner à la chose

Et voilà que pour renaître, je me faisais dévorer.

## Éditorial

par Michel Crépu 5

## Dernières nouvelles de la condition humaine

PATRICK KÉCHICHIAN, <i>Lettre à un ami qui aurait dû me vouloir du bien</i>	13
PATRICE JEAN, <i>King Queen Covid</i>	19
CLAUDE ARNAUD, <i>Viral</i>	24
COLIN LEMOINE, <i>L'orée du feu</i>	29
CHANTAL CRÉTAZ, <i>Le monde comme Babel</i>	39
ALEXIS WEINBERG, <i>Confins</i>	46
JAKUTA ALIKAVAZOVIC, <i>La zone spectrale</i>	52
DANIELLE COHEN-LEVINAS, <i>Le monde n'est plus. La poésie de Paul Celan à l'épreuve</i>	58

## La littérature aujourd'hui

YAMINA BENAHMED DAHO, <i>Faire du courage et pousser la vie</i>	67
MAYLIS DE KERANGAL, <i>Life on Mars ?</i>	72
VICTORIA SIN, <i>L'étrangleur</i> (traduit par Theo Manton)	76
NOÉMI LEFEBVRE, <i>L'espace de la tragédie II</i>	85
STÉPHANIE COSTE, <i>Amadou</i>	90

## La forme et le fond

CAROLINE BÉRENGER, <i>Gueorgui Efron, l'écrivain des limbes</i>	99
ALICE KAPLAN, <i>Amanda Gorman.</i> <i>La poésie au secours de la nation américaine</i>	105
OLIVIER BARROT, <i>Concomitances</i>	112

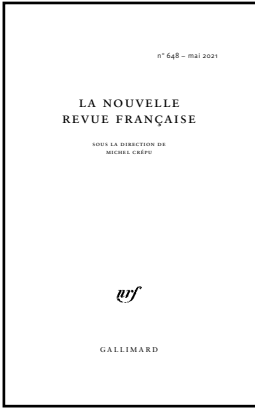
## Chronique d'un amateur

MICHEL CRÉPU, <i>Distinction et sauvagerie</i>	119
------------------------------------------------	-----

## Notes de lecture

MARCEL COHEN, <i>Villes. Galpa – Malestroit –</i> <i>Waïzata et Détails, II. Suite et fin</i> , par M. Crépu	125
SALLY ROONEY, <i>Normal People</i> , par S. Cochet	127
MARIANNE ALPHANT, <i>César et toi</i> , par R. Pasquier	128





Victoria Sin  
L'étrangleur

Cette édition électronique a été réalisé le 15 avril 2021  
par les Éditions Gallimard.

Elle est extraite de *La N.R.F. n° 638 (mai 2021)*  
(ISBN : 9782072943751 - Numéro d'édition : 393822)

Code Sodis : R02182 - ISBN : 9782072952852

Numéro d'édition : 397854